

Thérèse Aubray et Fernand Drogoul

(1/3) Thérèse Aubray (1888-1974), « L'art de se baigner dans son propre sang »

par Jean-Paul Louis-Lambert

Thérèse Aubray est une figure discrète, mais attachante, de la vie littéraire française des années 20 aux années 70. Une page récemment [publiée par Wikipédia](#) a donné quelques informations biographiques glanées dans le livre de référence d'Alain Paire, [Chroniques des Cahiers du Sud 1914-1966](#) publié par l'IMEC, et dans un bref témoignage de son amie [Yannette Delétang-Tardif](#) sur son salon littéraire de Neuilly. Ces deux sources illustrent les deux lieux de vie de cette poète, née à Marseille, éditrice, angliciste, amie d'artistes — *et femme d'expression et d'émotion*. En témoignent les trois poèmes donnés dans [l'anthologie permanente](#). Ce sont les pièces qui ouvrent le recueil *Défense de la Terre*, sous-titré : « Battements III », et publié en 1937 chez GLM, le grand éditeur et typographe. Le sous-titre situe ce recueil dans la série de quatre livres, *Battements*, que Thérèse Aubray publie de 1933 à 1939 ; le premier volume, paru aux *Cahiers Libres*, était orné d'une belle gravure d'André Masson. Le troisième poème du recueil *Défense de la Terre* s'intitule « La Scène capitale » et il débute par le vers : « L'archange aux cheveux noirs fils de la foudre ». Les lecteurs de Pierre Jean Jouve reconnaissent immédiatement le titre de son roman en deux récits, *La Scène capitale* (1935), et le titre d'une section du *Paradis perdu* (1929), « Les anges aux cheveux blancs ». Apparaissent ainsi les noms de deux amis de Thérèse Aubray, Masson et Jouve, qui fréquentaient son salon de Neuilly où venaient aussi Antonin Artaud, Jean Wahl, Jean Cassou et le grand ami Léon-Paul Fargue qui a écrit une préface à *Défense de la Terre*. J'en extrais ce paragraphe qui est une magnifique « [Note sur la création](#) », et que j'intitule « l'art de se baigner dans son propre sang » :



« Si la poésie est, tout compte fait, une vie de secours, une vie de rechange, une vie au second degré, l'art de se charmer pendant les crises, l'art de se mêler âme et corps aux phénomènes, aux emportements, aux dieux, de faire bloc avec les ravages, de se baigner dans son propre sang ; si elle est aussi un art suprême de se confier à ses semblables par le déchirant canal des larmes et des cris ; si elle est enfin l'art de rendre sensibles les énigmes de la douleur et de remords dont la vie peuple nos jours monotones, écrivons que Thérèse Aubray est, au nombre de celles et de ceux qui savent le manier, une des plus habiles et des plus inspirées. »

Canal St-Martin, 4 novembre 1931 : Thérèse Aubray et Léon-Paul Fargue (photo D.R.).

Si on prend au sérieux les allusions aux récits et poèmes de Jouve dans ses propres poèmes, on peut supposer que Thérèse Aubray écrit, *elle aussi*, dans l'émotion de passions vécues et dans la recherche d'une forme propre. Le lecteur attentif verra que cette *versification libre* est en fait très structurée : le premier distique de « La scène capitale » est composé de deux impeccables décasyllabes, et « fils de la foudre » contient une allitération qui nous pose une question dont nous ne connaissons pas la réponse — *qui est* cet « archange aux cheveux noirs », ce « fils de la foudre » ? Et, hormis le dernier vers (un monosyllabe percutant), tous les vers sont pairs et il ne manque ni les alexandrins (avec césure à l'hémistiche), ni les répétitions musicales, ni les allitérations et les rimes qui nous rendent témoins de « choses défendues » et « perdues ».

Je cite le témoignage de Yanette Delétang-Tardif sur le salon de Neuilly animé par le couple Thérèse et Fernand Drogoul : « Que de souvenirs ! Je passai parfois, cinq minutes, en voisine. Jamais, je crois, je n'ai sonné à cette porte sans entendre Fernand Drogoul jouer du Bach. Il jouait pour lui-même, souriant aux anges, et sachant de la musique tout ce qu'on peut savoir. Et ces pièces pleines de fleurs, je les évoque maintenant quand toutes ces présences vives les ont quittées : c'est alors le silence, le prodigieux silence des nuits de Neuilly. Aujourd'hui, je relis les poèmes qui furent écrits dans le silence. J'écoute Thérèse Aubray, poète de l'amour. » Ce document est paru dans le *Livre d'or de l'Académie de Neuilly* publié en 1958. Je profite de cette chronique pour poser une question aux lecteurs de *Poezibao* : comme l'a fait Yvette Delétang-Tardif en 1941 pour *Pressentiment de la rose*, Thérèse Aubray a publié la même année un recueil, *Abandon aux forces*, aux Cahiers de l'École de Rochefort. Le nom de Yanette Delétang-Tardif apparaît dans une liste des [membres associés à cette « cour de récréation »](#) — Celui de Thérèse Aubray pourrait-il y être ajouté ?

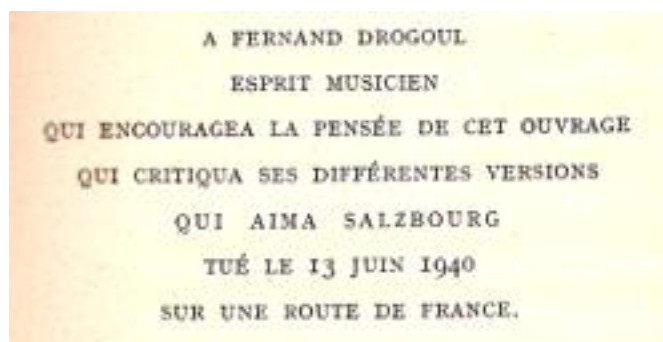
Alain Paire nous apprend que Thérèse Aubray et son mari, Fernand Drogoul, étaient issus de riches familles marseillaises. C'est sans doute son aisance qui a permis à cette poète de participer au capital de la maison d'édition des *Cahiers du Sud*. Pour la diffusion de la poésie, cette revue était plus importante que la *Nouvelle Revue française* ([m'a dit Georges-Emmanuel Clancier](#)). Son directeur Jean Ballard et le très actif [André Gaillard](#), mort précocement en décembre 1929, étaient les amis de Thérèse Aubray. Son amical salon de Neuilly accueillait donc des écrivains, comme Marie Voronca, [Benjamin Fondane](#) ou Jouve, qui publiaient régulièrement dans les *Cahiers du Sud*.

Thérèse Aubray était angliciste, comme son condisciple marseillais Henri Fluchère — un des premiers éditeurs de Shakespeare en Pléiade, du temps (1965) où les traducteurs s'appelaient Supervielle, Jouve, Gide, Fleg, Maeterlinck, Leyris, Pitoëff ou Copeau. Aujourd'hui encore on peut lire des traductions de D. H. Lawrence par Thérèse Aubray, comme [Promenades étrusques](#), paru chez Gallimard en 1949. Elle a aussi traduit Shri Aurobindo, et il est certain qu'elle avait un intérêt particulier pour les spiritualités venues d'Orient.

(2/3) Fernand Drogoul, « l'ami des sons justes »

Cette chronique est aussi l'occasion d'évoquer la figure du mari de Thérèse Aubray, Fernand Drogoul. Ce musicien, né à Marseille en 1876, a laissé de grands souvenirs à ses amis. J'ai cité le témoignage de Yanette Delétang-Tardif. On trouve [ici](#) et [là](#) des traces de ses activités : il écrit dans *Le courrier musical* en 1904 sur les concerts de la Schola Cantorum de Marseille qui interprétait Rameau et Clérambault, bien avant la mode *baroqueuse*. Drogoul, qui était pianiste, dirigeait lui-même les chœurs de la Schola qui chantaient « avec émotion et finesse » de la musique ancienne, ou César Franck. Il est cité ([par Albert Lavignac](#)) parmi les « pèlerins » qui vont à Bayreuth en 1901 et 1902, aux côtés d'Édouard Dujardin, de l'abbé Mugnier et du Dr Samuel Pozzi, le père de « Karin ». Celle-ci était amie de Marie de Régnier ; or, parmi les amis écrivains de Drogoul, nous pouvons citer Victor Segalen et Auguste Gilbert de Voisins, les deux amis qui voyagent ensemble en Chine en 1909 et 1913. Le 19 juin 1915, Drogoul et Edmond Jaloux représentent le comte Gilbert de Voisins, alors « aux armées » et malade, pour son mariage avec Louise de Hérédia — la sœur de Marie de Régnier était récemment divorcée de Pierre Louÿs. On retrouve plusieurs de ces personnalités dans les salons fréquentés par Thérèse Aubray, Karin Pozzi, Pierre Jean Jouve. Ce dernier a peut-être bénéficié de la connaissance que ces amis avaient de Segalen quand il a préfacé *Stèles, Peintures, Équipées* lors de la réédition de 1955. Jouve a ainsi joué un rôle majeur dans la redécouverte de l'écrivain inspiré par la Chine, mort en 1919, et alors oublié. Les lecteurs de cette chronique peuvent trouver que je cite trop de noms, en particulier d'écrivains qui ont quitté nos mémoires. Mais si certains *mouvements littéraires* des années 20 et 30 sont bien documentés (le Surréalisme, le Collège de Sociologie, Le Grand Jeu), les écrivains perçus comme *solitaires* ou *marginiaux* sont nettement moins bien servis par l'histoire littéraire. Or on découvre ici et là l'existence de *configurations amicales* qui ont eu un grand rôle artistique.

Et c'est bien ce qui s'est passé quand Pierre Jean Jouve, musicien amateur depuis son enfance, a pu déchiffrer intimement la partition du *Don Juan* de Mozart grâce à ce musicien professionnel qu'était Fernand Drogoul qui avait, comme Jouve, fréquenté le festival de Salzbourg dans les années trente — époque où l'on pouvait y entendre l'opéra de Mozart [dirigé par Bruno Walter](#) et chanté par [Ezio Pinza](#). *Le Don Juan de Mozart* de Jouve est paru en Suisse (à la L.U.F.) en mai 1942. Le livre s'ouvre sur une page qui s'intitule sobrement « Dédicace », et quand on tourne la page, on peut lire :



On retrouve cette dédicace dans toutes les rééditions de ce livre, y compris chez Christian Bourgois en 1986, dans la collection « Musique, passé, présent » dirigée par Pierre Boulez et Jean-Jacques

Nattiez. Comme je l'ai indiqué dans [la note consacrée à ce livre sur le site](#) des Lecteurs de Pierre Jean Jouve, on dispose de témoignages, [par Olivier Messiaen lui-même](#) et par [Michel Fano](#) : quand Messiaen étudiait l'opéra de Mozart dans sa célèbre classe d'analyse, il s'aidait « de l'admirable livre de Pierre Jean Jouve » — cette citation est rapportée dans l'ouvrage de François Porcile publié par Fayard, [Les conflits de la musique française](#).

Drogoul a été tué par les bombardements des premiers jours de l'exode, le 13 juin 1940 sur la route entre Rambouillet et Chartres. L'annonce de sa mort avait consterné ses amis des *Cahiers du Sud*. Comme nous l'apprend Alain Paire, Jouve a écrit à Jean Ballard (18 juillet 1940) : « La mort de Fernand Drogoul m'a plongé dans le plus grave chagrin. Je perds le meilleur, le plus profond de mes amis. » Jouve rendra hommage à son ami musicien en dédiant,

In Memoriam

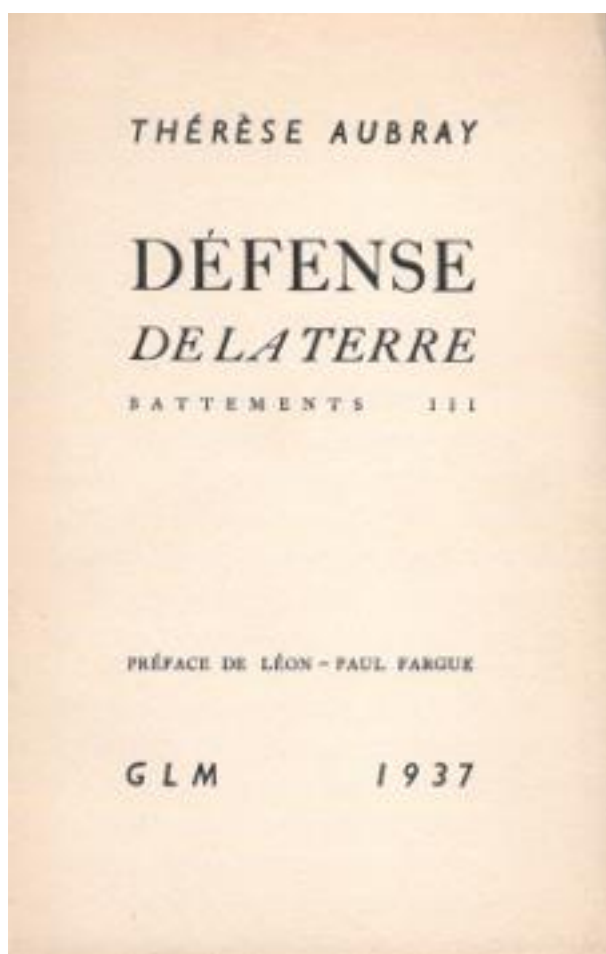
Fernand Drogoul

la suite de poèmes intitulée « Catacombes » qui paraît dans les *Cahiers du Sud* en mars 1941. Cette suite deviendra une section de *Gloire* (première édition publique chez Fontaine, Alger, 1942). Plus tard, dans *La Vierge de Paris* de 1944, Jouve associe dans le poème « Tremblement » deux figures disparues où l'on peut reconnaître Fernand Drogoul, « l'ami des sons justes », et la mystérieuse « Lisbé », la femme aimée et morte :

*Vous deux
Qui êtes endormis dans l'horrible dépouille
Mais à mes yeux non séparés de chères formes
La femme des vingt ans couverte de son or
Et l'ami des sons justes pendant l'âge mûr,
Vos deux cœurs
Non séparés des eaux nues de mon cœur*

Jean-Paul Louis-Lambert, février 2014

(3/3) Anthologie permanente : trois poèmes de Thérèse Aubray



Phénix

J'invente, j'accomplis et je replante en toi
L'arbre à feu de la terre
L'arbre à sang, le rampant, le dur éclabousseur
Crachant sa fleur de pourpre au visage indolent
Qui veut se croire sage.
Je suis au cœur de toi tous les vents éveillés
Tous les songes privés de leurs feuilles de songe
Et qui vont naître.
Tes bras s'ouvrent, bel arbre de ma création !
Quelle vie inventer, à mesure inhumaine
Où niche l'oiseau feu, à lui-même attaché
Qui de lui-même, incendie d'été.
Reprends ma quête interrompue
Et sur chaque visage où saigne ma blessure
Bois la force qui te fera recommencer.

✎

Délivrance

L'Étoile sur le ciel palpite et te fait signe
Avance !
Derrière tout est blanc comme avant ta naissance
Et tu es pure, à toi-même apparue et renoncée.
Tu enfantes le mythe dont tu peux mourir
Et qui lui-même t'a portée,
Amour.
Longe la source au cœur troué
D'où s'élève un visage
Fier de la mort qu'il porte en lui
Et qui sur toi rayonne,
Soleil écartelé aux quatre membres de l'été,
Figure d'enfant roi qui de la nuit surgie
Te ramène à la nuit.
La courbe est douce de son feu au feu du monde
Où tu parviens
Fais l'amour avec son amour
Pour que naisse une flamme neuve
Lécheuse de tourments nouveaux.
Transforme sa matière en songe pour tes songes
Ouvre ton corps à la menace suspendue
Autour de ceux qui savent et qui s'abandonnent...
Mourir c'est limiter, tu ne veux que passer plus loin.

✠

La Scène capitale

L'archange aux cheveux noirs fils de la foudre
Et de la terre aux germes saccagés.

Il est ce tremblement qui gêne l'évidence
Le chemin qui s'invente à tous les pas
Et qu'on oublie,
Les gestes faits dans le sommeil ou dans l'amour
Humble réconnaissance des signes rois
Érigés à l'entour du visage choisi
Pour être le témoin de choses défendues
A chaque fois perdues
Et qui déchirent l'avenir.
Éblouissant visage nu !
Il apparaît lorsque se forme ou bien se perd
L'échange de ta nuit avec ma nuit
Le choc : Passage de la foudre —

Mort.

✠

Thérèse Aubray, trois premiers poèmes de la section inaugurale, « Métamorphoses », de *Défense de la terre* — *Battements III* (GLM, 1937, préface de Léon-Paul Fargue).